

Séance 5 – Mercredi/Jeu 6 et 7 février 2013

1) L'évolution de la légende Arthurienne : le fil des textes

Le Moyen Âge a vu se développer la figure d'Arthur très tôt : dès 550 chez Gildas le sage, dans son *De Excidio Britanniae*. Ce récit aurait été composé près d'un siècle après l'existence potentielle d'un Arthur historique et l'auteur aurait ainsi pu faire appel à des témoins de première catégorie. Cependant, il ne faut pas oublier que le *De Excidio Britanniae* est une hagiographie, et qu'Arthur y est fort mal représenté, comme dans toutes les hagiographies qui suivront. Il s'agit de mettre en avant la figure d'un saint, pas d'un guerrier, et encore moins d'un « barbare ».

En parallèle de ces vies de saints d'où le roi sort immanquablement perdant, l'histoire d'Arthur est constituée dans des poèmes Gallois, les *Mabinogions*. Leur succèdent l'*Historia Britonum* vers 801, que l'on attribue généralement à Nennius, puis *Les Annales Cambriae* au Xe siècle, et l'*Historia Regum Britanniae*, rédigée vers 1138 par Geoffroy de Monmouth.

L'Historia Regum Britanniae, est un tournant dans le cycle littéraire arthurien, parce qu'il marque pour la première fois une volonté politique de l'utilisation de la figure d'Arthur. Henri II Plantagenêt règne alors sur l'Angleterre, et veut asseoir son autorité. Mais il est confronté à « l'espoir breton » qui fait partie de la légende arthurienne : bien que mortellement blessé, Arthur est censé avoir été transporté et soigné sur l'île d'Avalon, où il attend que l'Angleterre ait de nouveau besoin de lui. Henri II Plantagenêt est ainsi perçu comme un « intendant », et il décide donc de faire remonter son lignage à Arthur pour se donner un droit au pouvoir légitime. Quelque temps plus tard, il met à jour à Glastonbury les dites tombes d'Arthur et de Guenièvre, mettant fin à l'espoir breton du retour du roi, récupérant de fait le pouvoir d'Arthur. *L'Historia Regum Britanniae*, par son rôle de chronique, retrace la vie d'Arthur, mais aussi de ses ancêtres et descendants jusqu'à Henri II Plantagenêt pour unifier et glorifier la lignée.

Le Roman de Brut de Wace, traduction en langue vernaculaire de *L'Historia Regum Britanniae*, va suivre, et permettre l'essor de la littérature arthurienne. Mais, c'est par l'intermédiaire de Chrétien de Troyes que le cycle arthurien va s'imposer dans la tradition littéraire (bien qu'Arthur soit apparu dans quelques uns des *Lais* de Marie de France), entre 1165 et 1190 puisqu'il compose *Erec et Énide*, *Cligès*, *Le Chevalier au lion* et *Le Chevalier*

de la charrette et finalement *Le Conte du Graal*. Ces romans se situent tous dans une période particulière de la légende arthurienne, énoncé déjà dans les chroniques : une période blanche de douze ans de paix lors du règne d'Arthur. Les romans de Chrétien mettent alors en scène les chevaliers de la Table Ronde qui partent en quête et narrent leurs aventures à Arthur, devenu le pilier des aventures.

Plusieurs continuations du *Conte du Graal*, (qui met pour la première fois en scène le Graal, et qui est laissé inachevé), tentent de conclure le récit et christianisent petit à petit le Graal, qui désigne en fait initialement un simple plat à poisson !

La première continuation et son rallongement sont attribuées à Wauchier de Denain ; la deuxième continuation est celle de Gerbert ; la troisième est un roman atypique, intitulé *Le Haut Livre du Graal* ; la quatrième est dite de Manessier.

Robert de Boron poursuivra par la suite le développement des figures arthuriennes en s'inspirant de tous ces textes et en rédigeant un *Roman de Merlin*, un *Perceval* et un *Joseph D'Arimathie*. Ces trois textes composent le « Petit cycle du Graal ».

Ce cycle sera mis en prose au XIII^e siècle, et on y ajoutera *L'Estoire Del Saint Graal*. Cette traduction complétée d'un roman prendra alors le nom d'un nouveau cycle : le « Cycle Post-Vulgate ».

L'Estoire Del Saint Graal est un texte charnière, s'il permet de compléter le « Cycle Post-Vulgate », il donne aussi naissance à un dernier cycle, dans lequel Lancelot prend une place majeure, c'est le « Cycle Lancelot-Graal », composé des textes suivants : *L'Estoire del Saint Graal*, *L'Estoire de Merlin*, le *Lancelot* en prose, *La Queste del Saint Graal* et *La Mort Artu*.

Ce dernier cycle est une des sources principales de l'œuvre qui a permis la poursuite de la diffusion du cycle arthurien : *Le Morte d'Arthur* de Thomas Malory, qui rassemble tous les récits français et anglais de la matière de Bretagne, réécrits en prose, composant une somme arthurienne, qui assura le passage de la légende à l'ère de l'imprimerie.

2) La cour Arthurienne

La vie du roi Arthur et de ses chevaliers a ainsi pu traverser les siècles, s'adaptant, tout en conservant ses sources. L'évolution de la légende est particulièrement visible si l'on s'intéresse aux points charnières. À savoir, l'histoire d'un roi, d'un royaume, de chevaliers et

de dames ; finalement à l'histoire de castes et de statuts, de pouvoirs et de croyances.

La vie littéraire d'Arthur a été très longue et riche, et tout comme les textes, la figure du roi a évolué au fil des siècles en fonction de codes : ceux de la chevalerie et de la courtoisie.

Au Moyen Âge le terme de chevalerie recouvre trois acceptions : un ensemble de chevaliers, un ensemble de qualités données aux chevaliers, les exploits ou prouesses des chevaliers. Jean Flori le définit ainsi :

« La chevalerie, c'est d'abord un métier, celui qu'exercent, au service de leur maître, leur seigneur ou leur roi, des guerriers d'élite combattant à cheval¹. »

La chevalerie est donc un ordre d'élite, composé de guerriers, rendant hommage en tant que vassaux à un suzerain, lui apportant assistance et conseils en échange de sa largesse. Tous répondent au code de l'honneur. Dans le roman arthurien, Arthur est celui qui préside à cet ordre, en tant que souverain et suzerain. Sa cour est réputée être la plus juste, et lui pour être un souverain juste et bon.

→ **Voir Kaamelott Livre I, épisode 63 « Goustan le Cruel »**

Arthur chez Geoffroy de Monmouth :

Chez Monmouth, Arthur est un roi conquérant, un *Dux Bellorum*. Il n'hésite pas à partir à la conquête de l'empire romain, à vaincre les différents chefs de clan de l'île de Bretagne et à envahir la Gaule.

Selon les sources historiques, le personnage d'Arthur, *Dux Bellorum*, a existé et serait à l'origine de la légende : il s'agirait d'un certain *Arturus*, chef de guerre ayant vaillamment combattu contre les saxons.

Chez Monmouth, Arthur va même jusqu'à accomplir des exploits proches de ceux qui seront attribués, dans les textes postérieurs, à ses chevaliers ; Exemple : Arthur tue le géant du Mont-Saint-Michel

→ **Voir dossier de texte, « les temps d'Arthur », p.231.**

¹ Jean Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, coll. « Pluriel », Hachette littérature, 2008, p.8.

Ces exploits tiennent de la chronique : l'important est de mettre en avant les capacités militaires, stratégiques et royales d'Arthur, de souligner le mérite d'un tel ancêtre.

Il représente alors le *primus inter pares*, le premier parmi des égaux. Erich Köhler l'interprète ainsi :

« Le roman courtois exalte un monarque qui, autour de la Table Ronde, n'est souvent qu'un *primus inter pares*, qui ne brille pas autant par la prouesse que maint chevaliers, mais qui, face à la cupidité montante [...], de *l'avaritia*, incarne l'idéal chevaleresque de magnificence, de *largesse*. Un roi qui ne connaît pas de frontières, mais accueille à sa cour tout preux chevalier, à quelque nation qu'il appartienne. La civilisation courtoise est d'abord une civilisation de la générosité et de l'universalité². »

Le pouvoir d'Arthur est donc limité par ses barons, mais il est néanmoins celui qui préside. La Table Ronde prend ici tout son sens : elle rassemble les chevaliers en les mettant sur un pied d'égalité.

Le modèle littéraire de cette organisation de la Table Ronde est celui de Charlemagne et de ses douze pairs, avec lequel Arthur est censé rivaliser, représentant l'Angleterre quand Charlemagne est la parangon de la chevalerie française. À une nuance près : si le modèle est français (et donc celui des chansons de geste et des épopées) il dévie en situant Arthur comme le pilier des aventures. En effet, à la différence des douze pairs de Charlemagne, stables autour de lui, les chevaliers d'Arthur quittent la Table Ronde, pour mieux y revenir, couverts de gloire. Arthur est le roi qui fait les chevaliers, il est le garant du système où les individus poursuivent leur propre accomplissement, tout en restant prêt à répondre à la convocation du souverain. Il est le soutien du concept de « quête », et la cour devient le centre de l'univers arthurien : là où tout commence, là où tout finit.

Arthur chez Chrétien de Troyes :

Chez Chrétien, le roi guerrier a laissé place au roi pilier, souvent représenté comme mélancolique, voire **récréant** : quelqu'un de récréant (chevalier ou roi) est quelqu'un qui ne satisfait plus ses devoirs : un roi qui ne fait plus de largesse, des chevaliers qui ne vont plus au combat.

² Erich Köhler, *L'aventure chevaleresque*, Paris, Gallimard, 1974, p.XV de l'introduction.

Mais ce passage de guerrier à pilier marque surtout l'évolution des genres littéraires : de la chronique au roman, et donc met un avant un système totalement différent.

Le Chevalier de la charrette représente bien ce rôle de pilier des aventures : lorsque Guenièvre est enlevée sous ses yeux par Méléagant, Arthur ne peut aller la récupérer lui-même. Arthur représente les fondations de l'ordre chevaleresque. En tant que garant de la chevalerie il ne peut se substituer à un chevalier car ce serait abandonner sa place dans la société communautaire et, sans pilier, la cour s'effondrerait fatalement. C'est d'ailleurs ce qu'il se passe lors du déclin de Camaalot : Arthur abandonne son statut de roi et de pilier au profit de celui de mari. La place vacante est alors convoitée par Mordred, et s'en suit la mort des deux protagonistes, luttant pour la couronne.

Arthur chez Thomas Malory :

Chez des auteurs comme Malory les choses sont différentes. Malory a puisé à de nombreuses sources, il n'est donc guère surprenant que son Arthur soit à la fois un guerrier et un roi demeurant à la cour. La vie d'Arthur est ainsi décomposable en trois temps dans *La Morte d'Arthur* : ses premiers faits d'armes, lorsqu'il prend la couronne et se place à la tête de la Bretagne, repoussant les envahisseurs et pacifiant son royaume ; sa vie à la cour, avec Guenièvre, garantissant les aventures et la chevalerie ; son déclin, dernière heure du guerrier puisqu'il lutte à la fois contre Lancelot et contre Mordred.

Il en va de même dans *Kaamelott* qui, tenant de la réécriture, présente un roi Arthur composite, extirpé des multiples traditions le précédant. Arthur est donc à la fois le roi guerrier, qui tente tant bien que mal d'organiser ses troupes, de repousser les Saxons, les Pictes, les Goths et Burgondes, tout en étant le roi qui centralise les aventures à la Table Ronde.

Le roi Arthur tient régulièrement, dans les textes et ré-interprétations modernes, la place du justicier et A.Astier nous présente une vision moderne de ce justicier. Il ne s'agit plus pour Arthur de venger une offense mais de défendre les plus faibles. Raison pour laquelle il est souvent moqué comme un roi trop moderne (refusant la torture, défendant la production des paysans locaux, ou protégeant les chevaliers peureux ou incompetents comme Perceval et Bohort)

3) L'autorité d'Arthur

Une autre particularité d'Arthur dans les textes est son accession au trône. Celle-ci ne se produit en effet que lorsqu'il épouse Guenièvre et non pas lorsqu'il retire l'épée du rocher comme on pourrait le croire. Guenièvre est en effet la marque de la royauté d'Arthur : c'est tout d'abord grâce au mariage que celui-ci assure une stabilité au royaume.

Mais c'est avant tout l'origine littéraire même de Guenièvre qui assoit l'autorité d'Arthur. Figure de la fée, de la femme celte, galloise et irlandaise, Guenièvre est le résultat composite de multiples inspirations, pour la plupart royales. Elle se rapproche particulièrement de la figure de la princesse Finabair, et de la reine Medb, issues de la tradition irlandaise, réputées pour hisser au pouvoir les hommes qu'elles choisissaient en leur accordant leurs faveurs. D'où le symbolisme accordé au corps de la reine qui permet d'attribuer une légitimité à Arthur.

S'il est reconnu que le corps du roi représente sa terre (le roi est malade, la terre est malade / le roi est en bonne santé, sa terre est prospère. L'exemple le plus flagrant est dans *le Conte du Graal* → Le Roi Pêcheur), il faut également voir que celui de la reine revêt une importance capitale. C'est celui qui possède ce corps qui devient légitime (influence de la tradition irlandaise). Il n'est ainsi pas anodin que Méléagant enlève Guenièvre dans *Le Chevalier de la charrette*, et que son père, Baudemagru, tente de la préserver de lui envers et contre tout. La disparition de la reine a ébranlé tout le royaume : sa place de pilier, complémentaire de celle d'Arthur, est laissée vacante, et si Méléagant la possède charnellement, il est alors en droit de disputer sa suprématie à Arthur.

C'est également le danger représenté par Lancelot et Mordred, à ceci près qu'à la différence de Mordred, Lancelot ne désire pas la royauté. Son amour va à Guenièvre uniquement, s'il l'adore en tant que reine et première dame à défendre, il l'aime surtout pour elle-même. Mordred est quant à lui une menace dès l'œuvre de Monmouth, puisqu'il est le premier, dans la tradition arthurienne, à consommer l'adultère avec Guenièvre, prenant non seulement la reine mais aussi le pouvoir qui y est lié durant l'absence d'Arthur. Il y a plus en jeu qu'une question d'adultère dans la légende arthurienne, au sein du triangle amoureux d'Arthur/Guenièvre/Lancelot.

→ **Voir dossier de texte, « les temps d'Arthur », p.254**

Pouvoir et féminité vont de pair, et ce n'est pas un hasard si cette concomitance s'est étendue jusqu'à former le concept de la courtoisie.

4) Kaamelott et la courtoisie :

Concept que *Kaamelott* tient ponctuellement à l'écart. Si courtoisie il y a, elle demeure au stade de la tentative. Guenièvre et Arthur ne s'aiment pas mutuellement :

→ **Voir Kaamelott, Livre III, épisode 37 « La potion de vérité » et épisodes 99-100 « La dispute »**

La situation est ici totalement différente. Il ne s'agit pas seulement d'une question d'adultère ou de prise de pouvoir sur le royaume, comme dans *Le Chevalier de la charrette*, mais de choix. L'inversion est totale : Guenièvre n'est pas enlevée, elle ne représente pas le pouvoir (son rôle de reine est inexistant), et elle est finalement déçue de cette fonction par l'échange d'épouses auquel procède Arthur. L'accent est donc bel et bien mis sur l'amour que Lancelot porte à la reine et non pas à son statut, chose étrange étant donné que dans *Kaamelott*, une inversion de plus se produit : Lancelot veut le pouvoir, celui du Graal, mais aussi celui du royaume et d'Arthur, comme l'indiquent plusieurs épisodes.

Son accession au trône dans le dernier *Livre* de la série marque un tournant décisif dans l'ordre du monde et de la chevalerie puisqu'on peut voir Lancelot pourchasser ses anciens camarades qu'il juge incompetents et nuisibles, mais aussi faire littéralement table rase en mettant le feu à la Table Ronde : symbole absolu du règne et des valeurs d'Arthur.

→ **Voir Kaamelott Livre VI, épisode 6 « Dies Irae » (la toute fin de l'épisode)**

Nous abordons là un personnage clef du monde arthurien, absent de l'œuvre de Monmouth, et qui prend vie pour la première fois chez de Chrétien de Troyes : Lancelot, reconnu en littérature pour être le meilleur chevalier du monde, vainqueur des épreuves les plus difficiles, qu'elles soient chevaleresques ou courtoises.

Le personnage se développe particulièrement dans l'immense œuvre qu'est le *Lancelot en prose*. Il porte régulièrement le surnom de « Beau Trouvé », et ce surnom contient toute l'essence du chevalier du Lac. Comme souvent dans la légende arthurienne, le nom fait le chevalier.